

LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

RÉDACTION et ADMINISTRATION
69, rue du XXXI Décembre - Genève
Téléphone 14.05

Paraissant tous les Samedis

Rédacteur en chef : Dr Lazare MARCOVITCH, professeur à l'Université de Belgrade

ABONNEMENT } Suisse..... 6 fr. — par an
Autres pays. 9 fr. — »

LE BILAN D'UNE RÉVOLUTION

C'est avec une joie sincère que nous avions salué, il y a une année, la révolution russe dont le brillant début promettait un avenir meilleur aux peuples du vaste empire. On espérait avec raison, que cet événement rapprocherait encore la Russie des nations libérales d'occident et que la Russie nouvelle, révolutionnaire et démocratique, viendrait combattre avec plus d'acharnement encore les plans impérialistes de l'Allemagne, qui se dessinaient chaque jour avec plus de clarté. Nos illusions ne furent pas de longue durée. Le pouvoir en Russie ayant passé, grâce à la faiblesse de certains chefs populaires, aux organisations illégales et irresponsables des Soviets, aux mains de certains aventuriers d'origine douteuse, la révolution a tourné contre les principes mêmes dont elle était issue : ceux de la liberté et de la démocratie, pour se fondre en un internationalisme vague et incolore.

Au lieu de tirer le peuple russe de l'ignorance où il croupissait depuis des siècles, de l'organiser et de l'éduquer, les prétendus démocrates entreprirent de flatter ses instincts les plus vils afin de pouvoir l'exploiter à leur aise. Ils oublièrent que si l'on a fait au début crédit à la Révolution, c'était à la condition que ses chefs sauvent le pays de la corruption, de la misère et de l'esclavage, où il se trouvait par la faute des gouvernements précédents, pour en faire un état libre et civilisé. Or, la révolution en changeant la forme du régime ne changea guère l'esprit ni les mœurs du pays. Au lieu d'un maître, on en compta des milliers. Les nouveaux souverains se nommaient bolcheviks et se considéraient comme les apôtres de la nouvelle félicité communiste en Europe. Ces prétendus sauveurs de la Russie ne se gênèrent pas d'accepter l'argent ennemi pour faire de la propagande maximaliste dont le but unique était la désorganisation complète du pays. L'Allemagne, bien entendu, soutenait de toutes ses forces le mouvement tendant à la dissolution du grand état Slave. Tout en déclarant sympathiser avec la Russie nouvelle, elle ne cesse de creuser l'abîme où celle-ci devait tomber un jour.

Elle s'ingérait subrepticement dans ses affaires intérieures, favorisant les dissensions entre les divers partis de la nouvelle République comme entre les différents peuples dont elle se servait pour ses propres fins.

Chose curieuse entre toutes, la politique ultra « démocratique » des Bolcheviks les rapprochait de plus en plus de l'Allemagne anti-démocratique et militaire, tant il est vrai que les extrêmes se touchent en politique comme ailleurs !

Les Younkens prussiens trouvèrent donc dans les anarchistes russes leurs alliés naturels. Il s'agissait seulement de savoir pour combien de temps. Car à un certain moment, il paraissait que les abus des maximalistes amèneraient la dictature militaire. Mais le mouvement de Korniloff échoua piteusement par le manque de décision et de fermeté chez Kerenski. Le peuple russe une fois plongé dans l'anarchie ne se ressaisit plus. Le coup de Korniloff raté, Kerenski lui-même disparut dans la tourmente et le gâchis devint général.

Après la chute de Kerenski ce fut à qui promettrait, parmi les démagogues corrom-

pus, le plus de bonheur aux peuples de Russie.

En créant des Soviets des ouvriers et des soldats, on croyait avoir trouvé le secret de gouverner le monde, et l'on se hâta d'établir l'anarchie partout au moyen de Soviets locaux, organisations idéales qui devaient transformer du jour au lendemain la terre en paradis.

On désorganisa l'armée sous prétexte de la démocratiser et on démoralisa les soldats, en instituant des comités pour discuter les ordres des supérieurs. La dissolution de la Constituante en laquelle les esprits avancés voyaient l'unique chance de salut pour la République mit fin à la comédie jouée par les Bolcheviks qui cette fois jetèrent le masque. Cette dissolution une fois ordonnée, il ne resta plus une ombre de légalité de pouvoir aux Soviets.

La suppression de la propriété, l'abolition des lois et des tribunaux, la confiscation des fonds et la répudiation des dettes publiques fut la suite logique de cet état de choses.

La politique extérieure des maximalistes ne fut pas moins néfaste. Au lieu de chercher comment chasser l'ennemi qui occupait une grande partie du pays, les maximalistes se mirent à réclamer la paix à tout prix, sans songer un instant qu'une telle paix ne serait plus une paix mais une capitulation. Sans tenir compte des engagements antérieurs de la Russie, de sa dignité, de son honneur, ils commirent la plus abominable des trahisons en signant l'armistice du mois de décembre. On vit les hommes qui se targuaient d'être les représentants d'une morale sociale supérieure, ne pas tenir aucun compte de la morale courante. S'estimant plus fins que les autres, et jugeant les autres pays selon le leur, ils espéraient, par cette manœuvre et au moyen de formules creuses et mensongères, provoquer un mouvement révolutionnaire dans le monde entier. Or aucun pays ne suivit leur exemple, le spectacle de leur désordre n'eut d'autre effet que de fortifier le régime militariste chez leurs ennemis. Dans le tourbillon des événements ils tournèrent comme une girouette et changèrent sans cesse d'attitude. Ils embrassèrent tour à tour les formules : le droit des peuples de disposer de leur sort ; la paix sans annexion et sans indemnité, etc. Mais ce ne furent là que des étiquettes qui devaient rendre leur régime sympathique à l'étranger et couvrir la honte de leurs actions.

Par la paix de Brest et la capitulation du 21 Février 1918, ils consommèrent leur honte. Car cette fois-ci ils trahirent leur propre peuple après l'avoir désarmé complètement en lui promettant une paix démocratique et universelle. En refusant d'avouer leur impuissance et leurs déboires, ils livraient ainsi la Russie sans force et sans défense à la merci de ses adversaires. La formule : ni guerre ni paix, inventée par Trotzki pour couvrir l'échec complet de leur action pacifiste, ne put tromper personne. Elle ne contenta pas non plus leur adversaire qui crut le moment opportun pour opérer le partage de la Russie. De même qu'il y a un siècle elle s'entendit avec la Russie pour démembrer la Pologne, l'Allemagne s'entendit cette fois-ci avec l'Ukraine pour démembrer la Russie. Ainsi

les commissaires du peuple qui trahirent la Russie et ses alliés furent trahis à leur tour. Les représentants de la Rada Ukrainienne donnèrent aussi dans le piège allemand.

L'indépendance que l'Allemagne reconnaît pour le moment à l'Ukraine n'est qu'une fiction et la nouvelle République n'aura pas plus de chance de durer que l'Etat de Pologne, que l'on créa il y a deux ans pour le dépouiller aujourd'hui de la plus grande partie de ses territoires au profit d'une Ukraine improvisée.

Les soi-disant représentants de l'Ukraine qui viennent de signer la paix semblent oublier que c'est l'Entente qui combat pour l'indépendance des petits peuples et qu'en la trahissant, c'est en réalité leur propre cause qu'ils trahissent. Cependant le jour semble prochain où le peuple russe se réveillera enfin pour demander compte à ceux qui l'on perdu. Qu'avez vous fait de vos frères d'armes, de vos alliés et de vos principes demandera-t-il alors aux commissaires du peuple de Pétrougrad et de Kief ?

En attendant l'ennemi avance et la Russie désarmée, meurtrie, humiliée, semble secouée d'un frisson de mort.

M. D. MARINCOVITCH.

La prise de Jéricho - La perte de Trébizonde

L'armée du général Allenby marque un nouveau succès par la prise de Jéricho qui vient d'être occupé malgré la résistance énergique, les difficultés du terrain et du climat. L'assaut décisif a été effectué le 20 février. « Les troupes britanniques, dit le communiqué, luttant avec une valeur irrésistible, délogèrent l'ennemi d'une série de crêtes rocheuses, sous une pluie torrentielle. La cavalerie eut une tâche particulièrement difficile, ne pouvant avancer en certains endroits qu'à la file indienne ».

La défaite turque n'assure pas seulement l'accès du Jourdain et de la Mer Morte, mais prête une aide sérieuse aux opérations

du roi du Hedjaz qui avance vers le nord.

Les Turcs viennent de reprendre la ville arménienne de Trébizonde, que les maximalistes, ces libérateurs des peuples, laissent retomber sous le joug ottoman. Au fond les Arméniens sont-ils vraiment tant à plaindre à cause du changement de maîtres ? Entre le régime des anarchistes russes et celui des Jeunes-Turcs, la différence serait-elle si grande ? Nous ne le croyons pas. A notre avis les deux régimes se valent. C'est en effet comme si l'on comparait la peste au choléra selon le mot de l'immortel Sienkievitch.

M.

L'Autriche-Hongrie peut-elle exister ?

L'Autriche-Hongrie est à un tournant. Elle se débat dans une situation d'où elle ne pourra pas sortir telle qu'elle est actuellement. Les peuples conscients de leurs droits agissent sur elle comme un corrosif dissolvant, d'où un tiraillement constant qu'il n'est plus possible de cacher.

La question se pose de savoir si la Monarchie des Habsbourg pourra empêcher l'éclosion complète des tendances séparatistes des peuples et par quels moyens elle pourra satisfaire aux demandes de ses peuples. D'autre part, on doit se demander si les millions d'habitants dont se composent les peuples mécontents sauront organiser leurs énergies nationales pour les opposer avec succès à leurs oppresseurs.

La politique menée par les Germano-Magyars, peuples détenteurs du pouvoir total dans la double Monarchie, a provoqué depuis des siècles un mécontentement général et a fomenté l'idée de la séparation des peuples subjugués. Les réformes et d'innombrables promesses ne pouvaient aplanir les différends qui existaient entre les maîtres et les opprimés. Les autonomies tant de fois promises n'entrent plus dans les arrangements possibles, car l'autonomie, quelle que soit sa forme, pourrait être abolie dès que le danger extérieur serait passé, comme cela a été le cas déjà tant de fois dans l'histoire de la Monarchie. Une Fédération autrichienne quelconque ne serait pas non plus de nature à satisfaire le désir nettement exprimé des peuples de vivre en peuples absolument libres.

En conséquence, la Monarchie, c'est-à-dire les maîtres germano-magyars, savent très bien qu'un arrangement constitutionnel, une réconciliation intérieure entre les maîtres et les opprimés, est impossible. Il ne leur reste donc que l'emploi des moyens coercitifs pour amener les peuples à la raison. Cependant, pour que le

règne des baïonnettes recommence en Autriche, il manque quelque chose. Il manque cette discipline de fer, cette organisation qui au début de la guerre a pu rendre les maîtres capables de punir les peuples suspects d'une façon tyrannique. Actuellement, il y a quelque chose de changé. L'épuisement physique et moral causé par quatre années de guerre a bouleversé jusqu'au fond l'édifice artificiel de la Monarchie. Les forces centrifuges des peuples opprimés sont réveillées. Un immense abîme sépare aujourd'hui les maîtres des opprimés. La volonté de ces derniers se dresse unanime et guette le moment de se soustraire totalement à l'étreinte du maître actuel.

En effet, l'organisation des forces nationales, surtout celle des Yougoslaves et des Tchèques, se poursuit avec une énergie fiévreuse. Dans les pays yougoslaves le mouvement pour l'union de tous les Serbes, Croates et Slovènes, y compris ceux de la Serbie et du Monténégro, prend des proportions toute révolutionnaires. Un journal austrophile de Croatie constate avec tristesse l'éclosion du sentiment national en disant ceci :

« Le mouvement yougoslave s'est étendu partout avec une telle force qu'on ne peut plus rien voir ni rien entendre en dehors du yougoslavisme et encore du yougoslavisme. La vague yougoslave monte comme la marée et emporte devant elle tout ce qu'elle rencontre »

En vérité, le souffle national yougoslave ébranle les hommes jusqu'ici inactifs et même hostiles à cette idée et se fraye un chemin jusqu'aux milieux où la politique n'était pas familière. Depuis les prêtres catholiques jusqu'aux socialistes internationaux, toute la masse du peuple se range dans un seul camp, celui de l'indépendance nationale, libre de toute tutelle, même de celle des Habsbourg.

En Slovénie 442 communes, 82.986 femmes, 15 départements et 35 sociétés se

sont déclarés pour le programme national. Le même plébiscite national a lieu dans les autres contrées yougoslaves. L'Isirie, la Dalmatie, la Bosnie-Herzégovine et surtout la Croatie et la Slavonie élèvent leur voix.

En Croatie, les étudiants de l'Université et même les collégiens se jettent dans la politique et envoient des memorandums signés par eux au club yougoslave. Les blessés des hôpitaux militaires se déclarent pour l'union nationale et assurent les députés yougoslaves de leur confiance illimitée dans la lutte qu'ils poursuivent pour l'indépendance du peuple yougoslave. Les prêtres catholiques avec leurs évêques en tête font de même.

Les rangs des combattants yougoslaves deviennent de jour en jour plus denses et constituent une formidable organisation qui défie les baïonnettes et les gibets de la Monarchie.

Les paroles suivantes, prononcées dans une assemblée slovène par le maire de la capitale de Slovénie, Lioblina, le docteur Ivan Tavtchar, président du parti progressiste, éclairent bien la résolution des Yougoslaves :

« Bien qu'il y ait eu en Autriche déjà trop de pendaisons et de massacres, nous n'avons pas peur que ce régime recommence de nouveau. On dit qu'il est doux de mourir pour sa patrie et, assurément, il n'est pas moins digne de mourir pour son propre peuple. Nous priions seulement le premier ministre autrichien de ne persécuter que nous les vieillards, qui n'avons que peu de jours à vivre encore. En supportant toutes les persécutions, nous pensons : Qu'importe si nous tombons, le peuple vivra toujours. » (Le « Slovenski Narod » du 4 février).

L. P.

Les richesses et les revenus économiques de la Serbie

jusqu'aux guerres de 1912-13

par Kosta STOYANOVITCH, ancien Ministre du Commerce serbe

I

Pour avoir un tableau approximatif des richesses de la Serbie et de ses biens tombés aux mains de l'invasisseur en 1915, nous devons prendre en considération deux situations : d'abord celle qui va jusqu'aux guerres de 1912-13, et ensuite celle, d'ailleurs caractéristique, de la Serbie agrandie à la suite des guerres de 1912-13.

1. — La surface de la Serbie d'avant 1912 était de 48.000 km² et sa population comptait trois millions d'habitants. Sur cette surface, deux millions d'hectares environ consistaient en terres arables. Si nous posons que le tiers de ces terres arables, vergers, vignes, chicorées et terres dans les contrées de la Morava, du Danube et de la Sava vaut 1500 francs par hectare, la valeur totale de ces 700.000 hectares est de 1.100.000 francs. En comptant le reste de deux tiers (les terres ensemencées de blé, de maïs et les pâturages) à 500 francs l'hectare il en ressort que ces deux tiers des terres de la seconde catégorie valent 700 à 800 millions de francs. Donc la valeur totale des terres arables peut être estimée à 1.700.000 ou 2.000.000 francs.

Si nous trouvons que sur ces deux tiers de terres arables de seconde catégorie, les blés, le foin et les autres fourrages donnent un revenu brut de 150 à 200 francs par hectare y compris le revenu de la valeur des journées, des salaires, du travail des bêtes de sommes ainsi que la valeur de la semence et des instruments aratoires, alors le revenu des terres de seconde catégorie (1.200.000 hectares) représente, d'après le prix ci-dessus mentionné, une valeur de 260 à 300 millions de francs.

Les revenus des terres arables de seconde catégorie dont la surface est de 700.000 hectares peuvent être évalués à 600 francs par hectare, en comprenant ici aussi : les revenus comme valeur de journée, des capitaux en instruments aratoires, en bétail et en semence ; tout cela fait un revenu brut de 420 millions de francs.

D'après ce que nous venons de dire, le revenu brut des terres arables de deux catégories est de 700 millions de francs par année.

2. — La seconde branche des forces économiques de la Serbie fut, par ordre d'importance, celle de l'élevage du bétail.

Nous pouvons dire avec exactitude que la Serbie avait 1 million de bétail à cornes, 100.000 chevaux et ânes, 1 million de porcs, 5 millions

de moutons et brebis, 6 millions de volailles. En comptant la tête de bétail à corne 250 fr., de porc 60 fr., 10 fr. de mouton ou brebis, 1 fr. de volaille, le capital total est de 370 à 400 millions de francs. L'exportation du bétail et de ses produits atteignait ces dernières années 30 à 40 millions de francs par année. Si nous disons, par conséquent, que c'est le cinquième de la production, alors le revenu brut annuel peut être évalué à 120-200 millions de francs environ.

2 a). — Sur 600.000 contribuables en Serbie, la plupart qui s'occupaient de la culture du sol et de l'élevage étaient les petits propriétaires fonciers de la classe campagnarde. Le revenu de la main-d'œuvre, en comptant pour chaque contribuable deux à trois personnes, les enfants au-dessous de huit ans étant exceptés, est celui de 1.800.000 travailleurs. Le gain brut des terres et du bétail revient à 1.500 fr. par contribuable. Si nous prenons la population de travailleurs pour 2.500.000, le gain brut est de 400 fr. environ par travailleur. Ces revenus bruts se perdent ou se cachent dans la nourriture de la population, du bétail, dans la valeur de l'industrie à domicile qui satisfait à la plus grande partie des besoins de la classe campagnarde. Dans ce revenu, tout est compris, celui de l'installation de logement pour le bétail, pour la nourriture et autres, ce qui peut atteindre un chiffre de 20 à 30 millions de francs.

Les terres arables et le bétail représentent un capital valant 2.100 millions de francs. La collaboration de la population campagnarde, en s'appuyant sur ce capital, donne un revenu brut annuel de 850 à 900 millions de francs, c'est-à-dire 40 %. Si l'on pose que l'entretien de la population et du bétail coûte 600.000.000 de francs par année et que les deux tiers des budgets d'Etat, de communes, d'arrondissements et de départements représentent 50 millions de francs à la charge de la population campagnarde de 2.500.000, alors l'accroissement des richesses en bétail, en instruments aratoires, en étables, etc., représente 200 millions de francs environ, ce qui revient à 10 % de la valeur totale des terres et du bétail.

3. — La population urbaine occupe en somme trois branches de l'économie : l'industrie, les métiers et le commerce. Le nombre de population urbaine est de 450 à 500.000 âmes, dont 100.000 sont des contribuables. Si l'on déduit de ce nombre 20.000 fonctionnaires d'Etat, il reste 80.000

contribuables dont nous nous occuperons comme d'un facteur productif.

3 a). — La Serbie comprend 30.000 artisans vivant tous dans les villes. Leurs capitaux engagés dans les instruments et outils sont insignifiants, de sorte que toute la production s'est faite grâce plutôt à leurs capacités physiques et intellectuelles qu'aux moyens de production. Le revenu brut des métiers varie de 15 à 30 millions de francs, 1/8 provient du capital engagé et 7/8 de la main-d'œuvre.

3 b). — Le capital engagé dans l'industrie pour l'installation représente une valeur de 200 à 250 millions de francs. Les principales branches d'industrie en Serbie sont : les brasseries, au nombre de douze ; les mines de charbon et de métaux, les fabriques de tissus, les moulins à vapeur et à eau, les usines de métallurgie, les ateliers pour la fabrication du bois, etc. Le capital en circulation pour la main-d'œuvre et pour la matière première atteint la même somme que les capitaux engagés dans les installations. Le revenu brut doit être, par conséquent, sans compter la valeur des matières premières pour la fabrication, 20 à 25 %, c'est-à-dire 50 millions de francs.

3 c). — Dans le commerce et dans ses autres branches sont engagés 50.000 hommes. Le capital des établissements des banques privées et privilégiées est de 150.000.000 de francs. Nous avons 160 établissements de banque avec un capital de 50 millions de francs et avec une somme égale de dépôts. Si l'on pose que le capital engagé dans le commerce et les branches analogues se monte à 1.500 fr. par personne, on doit ajouter aux 150 millions encore 80 millions ce qui fait un total de 230 à 250 millions de francs comme capital d'échange. Ce capital sert à l'échange intérieur et extérieur de la Serbie. L'échange dans les différents établissements de banque est de 5 milliards par année, et le revenu net est de 6 à 8 %, c'est-à-dire de 30 à 40 millions de francs environ par année.

L'exportation atteint 120 millions de francs par année et l'importation 80 millions, ce qui donne un bilan total de 200 millions de francs. En admettant que la consommation individuelle de la population urbaine de 500.000 est double de celle de la campagne, alors la consommation de 400 fr. par personne donne un échange entre les villes et la campagne et entre les villes et l'étranger qui monte à 200 millions de francs. Si nous posons que le bénéfice dans le commerce est de 10 %, le revenu brut des commerçants est alors de 20 millions par année.

Les 50.000 travailleurs engagés dans le commerce, à part les crédits et autres affaires d'entremises, représentent un revenu brut de 60 millions de francs environ par année.

Le revenu brut de tout le commerce et de toute l'industrie peut être estimé à 150-180 millions de francs par année, y compris les revenus des loyers, des installations et des immeubles, qui sont de 40 à 50 millions de francs. On voit, selon les données que nous avons exposées, que nous n'avons tenu compte que du commerce dans une de ses branches, celle du crédit en Serbie. En ce qui concerne les communications et le commerce en général, ils font partie des biens des communes, des arrondissements, des départements et des institutions d'Etat dont nous nous occuperons plus loin.

4. — La valeur des immeubles privés. Belgrade, capitale de la Serbie, tient le premier rang parmi les plus riches villes serbes. A Belgrade, il y a douze à quinze mille foyers. Si nous prenons comme valeur moyenne de chacun 20.000 fr., alors la valeur totale de tous les immeubles, sans compter le terrain, est de 240 à 300 millions de francs. La surface occupée par les immeubles est de 2.000 hectares environ. En estimant à 10 fr. le mètre carré, la valeur totale en est de 200 millions de francs. La valeur des propriétés mobilières atteint un tiers de celle des immeubles. Donc la valeur totale de la ville de Belgrade est de 600 millions de francs.

L'ensemble de toutes les autres villes en Serbie, dont la population est de 400.000 habitants, aurait 80.000 foyers environ. En prenant comme prix moyen de chaque appartement 3.000 fr., alors leur valeur totale est de 240 millions de francs. La surface affectée à ces immeubles, avec les cours, est de 10.000-20.000 hectares. Si l'hectare est évalué 5.000 fr., la valeur des terrains occupés par les bâtiments dans les villes, représente une valeur de 100 millions de francs. Si nous prenons la valeur des propriétés mobilières, 1.000 fr. par foyer, alors la valeur totale des propriétés mobilières dans l'intérieur du pays représente une valeur qui varie entre 80 et 100 millions de francs. La valeur des meubles et meubles dans les villes de la Serbie, sauf Belgrade, est de 500 millions de francs.

La valeur des immeubles et meubles, y compris celle du terrain occupé par les immeubles, dans les villes de l'intérieur et de Belgrade, est de 100 millions de francs.

Si nous admettons que les propriétés de la campagne comprennent 500.000 maisons et que chaque maison avec les dépendances vaut 1.500 fr., nous avons alors pour valeur totale de ces maisons 750 millions. Si, d'autre part, nous prenons comme valeur des propriétés mobilières un sixième de celle des immeubles, il en ressort que les propriétés mobilières de la campagne valent 250 millions de francs. Le terrain, avec les cours, occupé par ces maisons est de 100.000 hectares. En tenant compte de la valeur de ces parcelles qui a été déjà comprise plus haut, quand nous parlions de terres arables, il en ressort que la valeur de ces terrains peut être élevée de 50 à 80 millions de francs.

La valeur totale des villages et des hameaux, avec toutes les installations et les cours, peut être évaluée à environ 1.700 millions de francs.

(A suivre.)

La Conférence socialiste de Londres

Nous trouvons dans « Le Pays » le texte complet du mémorandum voté à la conférence des socialistes alliés, dont nous extrayons les passages concernant la question yougoslave :

« La Serbie, le Monténégro, la Roumanie, l'Albanie et tous les territoires occupés par des forces militaires doivent être évacués par l'ennemi. »

Puis, plus loin, le mémorandum dit :

« D'un autre côté, la conférence ne peut pas admettre que les demandes d'indépendance des Tchéco-Slovaques et des Yougoslaves doivent être considérées comme des questions pouvant être réglées par des décisions purement intérieures.

« L'indépendance nationale devrait être accordée à tout peuple qui en fait la demande, selon le règlement élaboré par la Ligue des Nations. Ces communautés devraient avoir la faculté de déterminer leur groupement en fédérations, selon leurs affinités et leurs intérêts, et si elles en décident ainsi, elles doivent être libres de substituer une libre fédération des Etats du Danube à l'empire austro-hongrois. »

Nous nous félicitons de ce que les socialistes alliés se font une idée nette et juste de notre question nationale. La question yougoslave, en effet, ne peut pas être résolue par des mesures d'ordre intérieur de la Monarchie austro-hongroise.

FEUILLETON

LA SERBIE ET SON EFFORT NATIONAL

PAR ETIENNE FOURNOL

Nous détachons du livre remarquable de M. Fournol qui vient de paraître, *La Succession d'Autriche*, et dont nous parlerons plus amplement à la première occasion, les lignes suivantes consacrées à la Serbie et à l'effort serbe :

Parmi tant de peuples foulés ou égorgés, de la mer du Nord au Golfe Persique, j'accorderais à la Serbie la palme du martyre. Palme disputée et jugement difficile. Car de la Belgique violée ou de la Roumanie écrasée, de la Pologne affamée ou de l'Arménie exterminée, — j'en passe — quel sort fut plus affreux, ou quelle destinée plus cruelle ? c'est pour nous et pour l'Histoire une douloureuse question. Mais à part les mauvais traitements communs à toutes les victimes des Germains, mille tourments politiques sont sortis de la guerre pour la Serbie plus infortunée. Pour le peuple serbe les difficultés ont surgi de tous les points cardinaux, de toutes les pointes de la rose des vents, et toutes ses frontières lui sont contestées par tous ses voisins.

Toutes ces épreuves, les Serbes les ont surmontées par leur héroïsme, accumulant des réserves de gloire pour la patrie future. Même parmi de si nobles malheurs, même parmi les prodiges de notre temps, la deuxième épopée serbe, celle du vingtième siècle, frapperait et éblouirait l'imagination des âges. Aux premiers jours du vingtième siècle, le régime serbe était tenu pour l'un des cas les plus tristes de la pathologie politique du monde. La chancellerie de Vienne et les barons magyars, habiles et tenaces compères, entretenaient avec soin le virus de la corruption qu'ils faisaient couler dans le sang national et qui atteignait la Cour et le Parlement. Vint le règne de Pierre Ier Karageorgévitch, qui a donné à sa patrie

plus de douleur à la fois et plus de gloire que n'en peut contenir une tragédie sortie d'un cerveau humain. Or, c'est de douleurs et de gloires que sera nourrie toujours l'histoire d'un peuple, tant que les hommes resteront sensibles à la grandeur de l'imagination. Derrière la grille de cette petite villa écartée de Salonique, que d'épopée, que de lyrisme rayonnent autour de la figure de ce roi perclus, attendant aux portes du royaume que ses ancêtres, il y a un siècle, arrachèrent au Turc !

La politique de Milovanovitch et l'alliance balkanique, Kumanovo et la ténacité du voivode Putnik à la Bregalniza doublent le territoire de la Serbie. L'Autriche étouffe de dépit : c'est pour séparer à jamais de leurs frères serbes ses Croates, ses Dalmates et ses Slovènes frémissements qu'elle déchaîne cette guerre devenue la guerre de l'humanité ; et c'est cette guerre qui a fait entrer l'idée de la fraternité yougoslave dans la conscience universelle, et bientôt dans la réalité politique. D'abord le petit peuple résiste au grand Empire, puis il plie sous le nombre, et tout paraît perdu. Mais aussitôt l'ombre de Marko Kralievitch semble marcher en tête des troupes serbes ; le vieux Roi paraît, le fusil de Karageorge à la main. Les Impériaux battus fuient en désordre, abandonnant en terre serbe leurs canons et des milliers de frères slaves, tchèques et slovènes, libérés de l'aigle autrichienne. Durant près d'une année les Serbes montent la garde sur le Danube et sur la Drina, chantant dans leurs montagnes leurs admirables chants de gloire et de triomphe. Enfin la trahison bulgare, la confusion de l'Europe et la brutalité germanique consomment la ruine ; l'armée française tente pour sauver la Serbie une marche inutile. Les troupes serbes s'écoulent, hélas ! par les sentiers d'Albanie qu'elles avaient descendus victorieuses trois années auparavant pour être arrêtées sur les rives adriatiques par l'Autriche jalouse et l'Europe alors docile. Une carriole emporte, à travers les cahots et les ravins du pays skipe, le roi Pierre, le roi de Shakespeare, dont la

figure grandit encore dans l'imagination des hommes.

D'une telle histoire la légende sort de toutes parts. Déjà l'on conte qu'au jour où l'armée serbe, dans la première guerre balkanique, entra dans Prilep qui garde le tombeau de Marko Kralievitch, le brave dont six siècles ont chanté la légende, le héros se dressa hors de sa tombe, comme les prophéties l'avaient annoncé au peuple. Aussitôt, aux soldats serbes qui l'entouraient, Marko demanda : « Qui commande ici ? » On lui dit le nom du colonel placé à la tête des troupes de Prilep, officier comme lui célèbre dans toute l'armée par sa bravoure, sa valeur militaire et son intempérance. A ce nom : « Je puis donc dormir, dit Marko ; il n'y aurait pas à Prilep place pour nous deux. »

Ne pensez-vous pas qu'Etienne Douchan, le grand empereur serbe, et Lazare qui succomba à Kossovo sous les ruines de la patrie peuvent dormir tranquilles ? Sous le règne de Pierre Karageorgévitch, la gloire de la Serbie, son infortune et sa constance ont retenti assez loin pour qu'elle soit assurée d'en trouver les bénéfices dans une paix qui sera fragile si elle ne satisfait pas la conscience du monde.

* * *

Réserves de gloire où la Serbie puisera et trouvera le courage de faire face aux difficultés politiques qui l'assailent de tous les côtés. Loin que je sois surpris que la politique serbe ait quelquefois bronché parmi tant d'obstacles, j'admire que les divisions intérieures n'aient pas déchiré davantage la nation. Au moment où la guerre de 1914 a éclaté, la Serbie venait d'acquiescer les pays du Vardar. Dans le même moment, les pays yougoslaves d'Autriche tendaient les bras vers Belgrade. Ainsi la Serbie attirait à elle les peuples macédoniens, et dans le même temps les peuples entre Drave et Save étaient attirés vers elle. Sur cette terre serbe où il pousse autant de légendes que de fleurs sauvages, on raconte qu'étant

Les manifestations yougoslaves en Croatie-Slavonie

Le « Pesti Hirlap » du 6 février nous renseigne sur le mouvement immense qui secoue notre peuple en Croatie. Il arrive et le porte vers la liberté et l'indépendance. On y trouve un document précieux sur l'état d'esprit chez les Yougoslaves de Hongrie.

Ces derniers jours, écrit le journal magyar, se sont passés dans la capitale de la Slavonie, Osjek, des choses qui doivent être portées à la connaissance non seulement de l'opinion publique magyare mais aussi des milieux compétents magyars. Il ne faut pas que nous ayons en Croatie les mêmes déboires que nous avons eus en Bosnie avec la Défense Nationale.

Il est nécessaire de savoir que les idées yougoslaves se répandent d'une façon énorme à travers la Croatie. Au cours de trois semaines trois nouveaux journaux de propagande ont vu le jour, deux à Zagreb et un à Osjek. Avec le consentement de la censure, ces journaux développent une agitation sans bornes en faveur de la réalisation de la Yougoslavie. Des essais d'agents de cette idée parcourent le pays, et, munis de ressources provenant de fonds secrets fondent des journaux. Il y a quelques mois un hôtelier tchèque est venu s'installer à Osjek. Sa première tâche a été de rejeter au dehors du café les journaux magyars. Le jour de l'an, on a fondé ici le journal yougoslave, le « Jug » (le Sud) qui propage l'union des Croates, des Serbes et des Slovènes.

Les Yougoslaves ont utilisé le soixantième anniversaire de l'auteur Ivo Vojnovitch, célèbre par ses sentiments pan-serbes, dans un but de propagande, Vojnovitch, qui a été interné deux ans et qui a été accusé de haute trahison, parcourt maintenant la Croatie comme un réalisateur des rêves yougoslaves. A Osjek, il est arrivé le jeudi soir venant de Zagreb. A Dalj déjà, il fut reçu par Drogulin Saj, chef du département des travaux publics et par Bozidar Kocina, secrétaire du département financier. Ceux-ci expliquent leur présence à cette réception par la grande admiration qu'ils ont pour Vojnovitch en tant que grand poète et non pas en tant qu'apôtre yougoslave. A la gare, le poète fut reçu par une jeunesse nombreuse, organisée par le « Jug ». La jeunesse a chanté tous les hymnes slaves et tous les chants interdits. A son arrivée, le poète fut reçu par le député de la coalition Rihard Kraus.

Alors on détela les chevaux et la jeunesse se mit en route ; ce qui est intéressant ce ne sont pas les vivats en l'honneur du poète, mais ceux poussés en l'honneur de la Serbie, du roi Pierre, de la Bohême, de l'Italie, de la Russie. On a même crié : A bas la Croatie ! Lorsque le cortège arriva devant l'hôtel Royal, le grand propriétaire Sirovaska salua en tchèque l'éminent yougoslave. Une foule de plusieurs centaines d'hommes parcourut alors la ville, acclamant avec enthousiasme la Serbie, les frères serbes et les Yougoslaves.

Si, il y a quelques mois, quelqu'un était sorti dans la rue avec la cocarde serbe et avait poussé des acclamations en l'honneur du roi Pierre, il est certain que le tribunal d'Osjek l'aurait condamné à plusieurs mois de prison et auparavant il aurait été envoyé à la potence. C'est avec consternation que nous avons vu aujourd'hui de tels faits se dérouler en présence de la police. Les

Croates sérieux ont eu peur lorsqu'ils ont vu les étudiants des écoles secondaires ornés d'emblèmes serbes, crier à gorge déployée : Vive la grande Serbie ! Vive Pierre !

Le lendemain, eut lieu au théâtre de la ville la représentation de gala. C'est le grand joup, le baron Adamovic, qui a salué le grand Yougoslave. Après lui, le directeur de la fabrique Frynta, parlant au nom de la colonie tchèque, a salué le poète en le glorifiant et en glorifiant en même temps la solidarité des Tchèques et des Yougoslaves. Pendant le banquet, les Yougoslaves n'ont pas permis au député de la coalition Rihard Kraus de parler parce qu'il avait commencé son discours par l'affirmation que les membres de la coalition ne pouvaient pas encore parler ouvertement.

A cette occasion, nous voyons pour la première fois les Tchèques en colonie. Ils supposent peut-être que le moment est venu pour eux de sortir de l'obscurité et d'aider, en se basant sur la résolution tchèque, les Yougoslaves dans la réalisation de leurs buts. La partie sérieuse des professeurs croates accuse le journal de « Jug » de répandre la contagion dans les âmes des écoliers et de les utiliser en faveur de sa propagande. Les écoliers lisent le « Jug » et terrorisent leurs professeurs.

Nous vivons dans une époque grave et nous attirons l'attention des milieux magyars et du ban de Croatie sur ces faits ; on ne peut en effet rien apprendre des journaux d'Osjek ; les journaux croates et les journaux allemands ne publient rien à cet égard, les uns par conviction, les autres par peur. Le seul journal magyar d'Osjek a été interdit, il y a deux ans, par le ban Skerlerz pour s'être élevé contre de pareils faits et pour les avoir dévoilés.

Les journaux d'Osjek gardent le silence et oublient de dire que la population n'a pas célébré le poète, mais bien l'apôtre yougoslave dont on attend la fondation de la Yougoslavie et la libération du joug magyar (souligné dans l'original).

Le « Jug » a déployé à Osjek la même activité que celle entreprise autrefois pour la Défense Nationale serbe ; il fanatise la jeunesse.

Et que dire de la police qui a supporté, qu'au cours de la quatrième année de guerre, on lui crie aux oreilles : Vive la Serbie ! Vive l'Italie !

Il est caractéristique de signaler également que précisément ces jours derniers, le député Vassa Muacevitch est parti pour la Bosnie pour amener à Osjek quatre mille (4.000) enfants serbes qui y seront nourris. Il est aussi intéressant de noter que, pendant la représentation officielle au théâtre, la jeunesse « nationale » a manifesté avec des emblèmes serbes et a acclamé la Serbie. Les socialistes internationalistes (?) ont attaqué ces jeunes gens, leur ont enlevé leurs emblèmes serbes et ont roué de coups ces admirateurs de la Grande Serbie...

Enfin pour illustrer la véritable situation, ajoutons que le « Jug » pour une somme de 500.000 couronnes a acheté de Julius Pfeiffer le journal « Die Drau ». Ainsi est tombé dans les mains des Yougoslaves le seul journal unioniste.

¹ C'est la manifestation contre l'esprit régional et séparatiste.

Honneur aux femmes yougoslaves

Depuis la mémorable bataille de Kosovo (1389), l'idée de l'union de toutes les tribus yougoslaves — Serbes, Croates et Slovènes — en un seul Etat indépendant, a toujours été l'idéal des Slaves du Sud. Pendant des siècles tout parut conspirer à tuer cette idée à qui seule, l'épopée, relatant le glorieux passé, donnait une forme concrète.

A côté des Gouglars, ces bardes des temps héroïques, dont aucun Yougoslave n'entend sans émotion la mélodie tout imprégnée de l'âme nationale, les femmes ont été, pendant plus de cinq siècles d'un dur servage, les fidèles gardiennes de la langue et des traditions slaves. Dépositaires de l'idée nationale et du trésor folkloriste, elles se faisaient les initiatrices des générations successives.

Le noble vénitien Giovan Battista Giustinian, envoyé, en 1553, par son gouvernement en Dalmatie, écrit au sujet des habitants de Trau : « Les hommes savent tous la langue franque, mais, dans leur maison, ils parlent le « slave » par égard aux femmes, dont très peu comprennent l'italien, et telle qui le comprend ne veut

parler que sa langue maternelle (1) ». Mais, si la domination ottomane, comme du reste celle de la République vénitienne sur le littoral slave de l'Adriatique, cherchèrent peu à peu à dénationaliser les Slaves du Sud, il en est tout autrement des autres jougs qui leur succédèrent. L'asservissement aux Magyars (Hongrie) et aux Germains (Autriche) inaugure une ère d'exploitation et, surtout, de dénationalisation dont l'intensité atteindra son maximum sous le règne de François-Joseph et qui est certainement l'une des principales causes de la présente guerre. D'ailleurs, à partir du XIX^e siècle, l'idée de l'union nationale ne risquait plus de disparaître ; elle était matérialisée dans la petite Serbie indépendante, ce Piémont qui devenait nécessairement le centre d'attraction du monde yougoslave.

Le rôle des femmes slaves n'était cependant pas achevé. François-Joseph avait

(1) Voir Giuseppe Prezzolini, « La Dalmatie », p. 23, traduit de l'italien par le Dr Lioubo Raditch. — Imprimerie Commerciale, Genève, 1917.

basé toute sa politique, à l'égard de ses sujets slaves méridionaux, sur une profonde erreur de psychologie : il s'était figuré qu'on pouvait nier l'âme d'un peuple vivant, et d'un peuple qui possède une langue, une histoire glorieuse et la plus sublime épopée qui ait été écrite depuis Homère ! Voici quel était son programme : Opposer, sous prétexte de différence confessionnelle, les Croates-Slavènes catholiques aux Serbes orthodoxes et mahométans ; susciter des haines entre les frères du même sang ; étouffer la conscience nationale ; coloniser fiévreusement aux dépens des uns et des autres ; diviser le pays yougoslave de telle sorte qu'il comporte actuellement onze administrations séparées et quatorze législations différentes pour 7 1/2 millions d'âmes.

Toutefois l'idée ne mourait pas, la conscience nationale demeurait vivace dans la masse populaire ; si l'on supprimait les écoles slaves, les mères cultivaient, au foyer familial, la langue et la tradition nationales. Et cette sourde opposition devint si forte que les divisions artificielles de la bureaucratie germano-magyare ne suffirent plus ; l'idée yougoslave triomphante renversait tous les obstacles ; dans un même élan d'enthousiasme, les frères si longtemps séparés s'étaient retrouvés.

Alors, pour conjurer le péril de cette évolution démocratique qui, déjà, opposait à la « raison d'Etat » le principe de nationalité et son corollaire le libre droit d'autodisposition des peuples, François-Joseph partit en guerre contre la vivante incarnation de l'idée yougoslave, contre l'héroïque Serbie auréolée du prestige de deux campagnes victorieuses, mais anémiée, mais épuisée.

Si grande était l'aberration de ce sénile monarque, qu'il n'hésita pas à opposer les uns aux autres des frères qui non seulement n'avaient jamais lutté entre eux, mais qui s'étaient au contraire soutenus dans tous les moments difficiles de leur histoire. Sans doute, d'efficaces mesures avaient été prises pour fausser la vérité, et la terreur, les prisons, les potences parvinrent à contenir les populations slaves prêtes à se soulever en masse. « Des dizaines de milliers de familles yougoslaves furent exterminées, des hommes, des femmes, des enfants furent assassinés sans jugement et leurs biens pillés et anéantis. » D'autres milliers de leurs frères (150.000 environ) furent internés ou pris comme otages ; presque tout le reste de la population mâle fut envoyée au carnage et affectée aux positions les plus exposées au feu ennemi, de sorte que les 60 % des troupes yougoslaves sont tombés au cours de la première année de guerre.

Berlin et Vienne avaient mal calculé ; la campagne, qui devait amener une prompt victoire, traîna en longueur ; les opprimés relevaient fièrement la tête, conscients de leur bon droit et de leur force, la révolution russe donnait à leur idéal national une impulsion nouvelle ; ils revendiquaient un Etat indépendant et la liberté de disposer d'eux-mêmes, d'unir leurs destinées à leurs frères du royaume de Serbie. La crainte des prisons et des potences avait vécu et ce que le Comité yougoslave de Londres déclarait implicitement, les députés serbo-croato-slovènes le répétaient hardiment à la tribune du Reichsrat et du Sabor croate. La nation unanime, cette nation aux trois noms, devenait la vivante incarnation du vieux proverbe serbe « un frère m'est cher à quel religion qu'il appartienne », elle était enivrée de la grande idée qui, après une douloureuse gestation de cinq siècles, emportait tout, submergeait tout, irrésistiblement. Dans le pays entier des manifestations publiques avaient lieu, les diverses organisations politiques, économiques et autres lançaient des adresses de sympathie au Club yougoslave et l'assuraient de l'unanimité de tous les Slaves du Sud en faveur de l'union intégrale de leur race en un Etat libre et indépendant. A Zagreb, on acclamait le grand poète dalmate, comte Ivo Voinovitch, l'apôtre et le martyr de l'idée yougoslave et, dans les rues d'Osjek (capitale de la Slavonie) la jeunesse arborait des cocardes aux couleurs serbes et l'on criait « Vive la Serbie ! Vive le roi Pierre ! Vive l'Italie ! »

La presse yougoslave devenait l'âme du mouvement et l'on fondait même un grand quotidien qui porte ce titre suggestif : « L'Etat des Serbes, des Croates et des Slovènes ».

Actuellement, les femmes n'oublient pas le rôle de celles qui ont protégé et nourri la grande idée ; elles se montrent dignes de l'œuvre de leurs sœurs. C'est ainsi qu'en Styrie, en Carniole, en Carinthie, en Istrie, les jeunes filles et les femmes slovènes d'un grand nombre de municipalités ont spontanément voté des résolutions qui portent des milliers de signatures.

Puisse le mouvement national yougoslave parvenir à sa réalisation intégrale, puisse-t-il illustrer d'un nouvel exemple le mot de Cairolé : « Il y a quelque chose de plus fort que toutes les armées : c'est l'idée nationale triomphante ».

Dr Victor KUHNE.

Un annexionniste autrichien

Hermann Wendel, le député au Reichsrat bien connu par ses articles de polémique sur les questions balkaniques, critique dans l'« Arbeiter Zeitung » du 12 février le livre de Léopold Mandl « Les Habsbourgs et la question serbe ». Voici le résumé succinct de cet article.

Wendel rappelle la parole du comte Gorani : « Quel que soit le moment, on a toujours tort d'insulter une nation ; avant de l'avoir vaincue, c'est une folie ; après c'est une lâcheté. » Mais — dit Wendel — qu'est-ce qu'un scribe mercenaire officieux peut avoir de commun avec un gentilhomme français d'autrefois ? Mandl a de tout temps insulté les Serbes, en temps de paix comme en temps de guerre, avant comme après leur défaite.

Le député allemand expose quels ont été les véritables motifs du conflit austro-serbe. Celui-ci est issu de deux antagonismes. Tout d'abord, un antagonisme politique entre un jeune Etat animé de la tendance toute naturelle de réunir tous ses frères de race sous le même toit et un grand Etat composé de nations, qui voit dans toute tentative d'unité une menace contre sa propre existence et qui considère en même temps son voisin comme un obstacle sur la voie de son « Drang nach Osten ». Ensuite, un antagonisme économique : d'un côté un Etat capitalistiquement peu développé, privé de toute issue directe sur le marché mondial, dont la classe paysanne désire voir les marchés voisins ouverts aux produits de son agriculture, dont la bourgeoisie aspire à voir ses frontières fermées aux marchandises étrangères, cela dans l'intérêt de l'industrie nationale encore au berceau ; d'autre part, un pays dans lequel les grands propriétaires fonciers s'efforcent d'évincer la concurrence de ces petits agriculteurs, non seulement sur leurs marchés, mais encore sur les marchés mondiaux et dans lequel les grands industriels monopolisent l'Etat voisin comme constituant pour eux un débouché créé par Dieu pour leurs produits. Telles sont — d'après Wendel — les véritables bases de la question serbe.

Mandl, malgré toutes ses prétentions d'étudier « synthétiquement et analytiquement » le conflit existant entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie, n'a rien vu de tout cela. D'après lui, le conflit serbo-autrichien ne serait que la suite des « perfidies » et des « infamies » commises par les Yougoslaves et il semble croire très sérieusement que l'Autriche a joué uniquement le rôle de ces gens pacifiques qui ne peuvent vivre en paix parce qu'un méchant voisin s'y oppose.

Seuls l'état d'esprit engendré par la guerre et le manque complet d'esprit critique qui en est la conséquence ont permis qu'un écrivain ose publier quelque chose de pareil.

« Ces absurdités, conclut Wendel, ne mériteraient pas qu'on s'y attarde si elles n'étaient pas l'indice d'un appétit d'annexion impudent ». A en croire Mandl, « les lois humaines comme les lois divines seraient d'accord pour condamner la Serbie à disparaître dans le sac autrichien. » L'annexionnisme allemand est une apparition déjà fort déplaisante, dit Wendel, mais cet annexionnisme « jaune noir », qui se dissimule derrière des prétentions morales et religieuses, donne des nausées...

Le député Tresitch-Pavicitch et son discours

Le journal « La Hrvatska Drzava » du 26 1, publie un entrefilet concernant le démenti donné par l'attaché militaire austro-hongrois à La Haye, relativement aux accusations formulées par le député Tresitch-Pavicitch au parlement de Vienne, discours qui a été reproduit par les journaux étrangers de l'Entente et des pays neutres ainsi que par une grande partie de la presse hollandaise.

Le journal croate s'étonne cependant que le gouvernement n'ait pas jugé bon de répondre aux accusations de Tresitch-Pavicitch au sein même du parlement où le discours a été prononcé.

— « Pourquoi ? se demande la « Hrvatska Drzava ».

— C'est parce que Tresitch a dit que tout ce qu'il avait avancé était appuyé sur des documents. Alors ? »

Le même journal du 4, 2, reçoit de Vienne l'information que le club yougoslave a déposé une interpellation pour défendre Tresitch-Pavicitch contre les attaques effectuées contre lui par l'attaché militaire austro-hongrois de La Haye, Iszkowski, à la suite du célèbre discours qu'il a prononcé au Parlement.